

*Louis Guilloux politique*. Sous la direction de JEAN-BAPTISTE LEGAVRE. Presses Universitaires de Rennes, coll. « Interférences », 2016. Un vol. de 256 p.

Pour les amateurs, connaisseurs, spécialistes de Louis Guilloux, ce livre était devenu nécessaire. Jean-Baptiste Legavre, qui a déjà, en complicité avec la regrettée Michèle Touret, impulsé nombre de belles entreprises concernant l'écrivain briochin, a pris le problème à bras-le-corps. La polysémie du titre invite le lecteur à ne pas attendre seulement des réflexions sur le rapport de Guilloux à la politique : dans *Louis Guilloux politique*, sans ponctuation intermédiaire explicite, on peut en effet voir un nom propre suivi d'un adjectif ou bien d'un substantif, celui-ci pouvant être féminin ou masculin. La double ouverture du livre (une introduction, nette et vigoureuse, de J.-B. Legavre, et un article synthétique, nuancé et rigoureux, de Sylvie Golvet) précise le propos : sommé de s'engager, par ses origines sociales et par l'Histoire, Guilloux a très vite été conscient des apories de l'adhésion politique ; et, bien qu'il vécût douloureusement ces ambiguïtés – ou parce qu'il les vivait ainsi, en sachant qu'il ne pouvait pas les résoudre –, il a voulu les penser dans et par l'écriture, ce qui lui permettait aussi de sauvegarder sa position de franc-tireur, la seule où il lui semblait ne pas trahir la fidélité à soi-même au nom d'autres fidélités.

Pour interroger l'œuvre de Guilloux en tant qu'elle est habitée, « informée » par le/la politique, J.-B. Legavre a réuni une équipe constituée à la fois de spécialistes de l'auteur et de chercheurs venus d'autres horizons ; et, comme pour les précédentes publications collectives consacrées à Guilloux, le noyau des premiers, très généreux en matière de partage des savoirs et des voies à explorer, ouvre aux seconds de vastes champs où ceux-ci peuvent déployer leur approche spécifique. Le résultat est souvent passionnant ; un seul exemple : quand Pascal Dauvin, chercheur en science politique, dont les travaux portent sur les causes humanitaires, propose une étude sur la manière dont Guilloux parle des réfugiés espagnols dans ses *Carnets*, le lecteur apprend beaucoup sur cet épisode et sur l'écrivain (qui s'y retrouve tout entier), mais il découvre aussi à quel point Guilloux est proche des réflexions actuelles sur l'ambiguïté de tout travail humanitaire. D'autres spécialistes de science politique apportent également une contribution bienvenue, par exemple Yves Poirmeur dans une analyse documentée et nuancée d'une figure de député récurrente dans l'œuvre. Les romans de Guilloux se trouvent alors interrogés à partir de points de vue multiples : un journaliste littéraire (Grégoire Leménager, qui propose une belle étude sur la notion de « démocratie »), un bibliothécaire (l'indispensable Arnaud Flici, responsable et fin connaisseur du fonds d'archives Guilloux à Saint-Brieuc) portent sur l'œuvre un regard un peu différent de celui des enseignants de littérature, spécialistes de l'auteur. Comme, en outre, on n'a pas tenté d'uniformiser les points de vue sur l'évolution politique de Guilloux (continuité ou rupture), l'ouvrage est à la fois juste et efficace : il ne simplifie pas, il n'idéalise pas Guilloux ; il donne au lecteur les éléments de réflexion que celui-ci peut attendre.

C'est donc de l'œuvre qu'il s'agit mais, comme le précise l'introduction, « il est loisible de l'éclairer par la trajectoire » (p. 11) de l'homme ; s'instaure ainsi un va-et-vient qui éclaire l'une et l'autre. On ne cherchera pas à expliquer pourquoi et comment Guilloux, tout en prenant de grandes distances avec le parti communiste dont il a été compagnon, ne l'a pas explicitement condamné ; mais on montrera comment le romancier peint les militants, leurs rapports avec le parti, leurs désillusions (comme le fait très bien Jean-Charles Ambroise pour *Le Jeu de patience*) – et leurs espoirs, malgré tout. D'une manière analogue, ses rapports complexes avec le mouvement breton seront analysés à partir des figures fictives de militants autonomistes ou indépendantistes (J.-B. Legavre et Arnaud Flici) ; la place des intellectuels dans les luttes le sera à partir de quelques figures de journalistes (J.-B. Legavre). L'ouvrage part constamment d'un travail très fin sur les moyens proprement littéraires qui permettent à Guilloux de penser son propre itinéraire, et celui de la France. Outre les contributions consacrées à des figures politiques (militants ou élus) qui peuplent l'œuvre, il faut évoquer aussi les analyses des dispositifs narratifs, par exemple, le travail exemplaire d'Alexandra Vasic sur *Salido* : elle montre comment Guilloux fait évoluer son texte pour aboutir à « une condamnation en sourdine » du parti, où il s'agit plus de rendre compte que de régler des comptes. Un tel travail n'est possible que grâce à une connaissance fine des archives, en particulier

ces brouillons des *Carnets* dont Guilloux barre des pans entiers, ou encore les dossiers préparatoires où il conserve nombre de documents d'actualité. Cette connaissance précise du travail d'élaboration des textes, donc, le cas échéant, des hésitations génériques de l'écrivain, donne naissance à des analyses où les enjeux politiques et scripturaux sont constamment liés ; on saisit mieux, par exemple, les soubassements des jeux infinis de Guilloux avec la figure du narrateur.

Organisé en trois parties, l'ouvrage part de questions générales (« Agir, pour sortir du malheur ? »), passe par l'étude de « Figures de l'activité politique » (personnages et situations), avant d'interroger les implicites, en tentant de lire les textes « Entre les lignes » : on s'approche de plus en plus des zones d'ombre et des contradictions de Guilloux. Sur ce chemin, le lecteur rencontre souvent *Le Sang noir*, bien sûr ; mais des œuvres moins connues viennent au premier plan : *Le Jeu de patience* (dont l'histoire littéraire devra bien reconnaître un jour que c'est un très grand livre), *Salido*, *Labyrinthe* ; d'autres œuvres sont éclairées au passage.

Outre ce qu'il apprend de Guilloux et de son époque, le lecteur est ainsi invité à réfléchir sur la fonction que l'écriture remplit pour lui – sur ses deux modes complémentaires que sont les romans et les *Carnets* (dans les brouillons et tels qu'ils sont publiés – ce qui permet d'en suivre les inflexions, comme le fait, d'une manière remarquable, Michèle Touret) ; il s'agit de s'engager sans illusion et écrire sans naïveté, donc trouver une langue juste (comme l'affirme Valérie Poussard-Fournaison) et, ce faisant, construire son image de franc-tireur. Le lecteur se prend aussi à réfléchir, de façon plus large, aux problèmes que soulève le militantisme et à de nouvelles formes d'engagement pour une politique « à hauteur d'homme », questions au moins aussi urgentes de nos jours qu'à l'époque de Louis Guilloux.

AGNÈS SPIQUEL